

All about Yves *Saint Laurent*

Mathieu Séguin-Tétreault

Number 294, January–February 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73391ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Séguin-Tétreault, M. (2015). Review of [All about Yves / *Saint Laurent*]. *Séquences*, (294), 16–17.

Saint Laurent

All about Yves

À peine quelques mois après le prêt-à-filmer aseptisé **Yves Saint Laurent** de Jalil Lespert, Bertrand Bonello débarque avec **Saint Laurent**, (anti)biopic haut de gamme non autorisé, enivrant comme un parfum d'opium et enfiévré comme un chant d'amour et de mort.

MATHIEU SÉGUIN-TÉTREULT

Danse suave parée d'étoffes somptueuses, **Saint Laurent** se focalise sur une seule partie de la vie d'YSL: la décennie 1967-1976, la plus prospère et la plus obscure, la plus iconique et la plus sordide, celle que tout le monde connaît, celle où sa vie professionnelle est à son plus haut sommet et sa vie personnelle en pleine chute vertigineuse, celle où il a ouvert ses boutiques, posé nu et conçu la robe Mondrian.

démons mais aussi ceux de son époque, jouisseur torturé rongé par la mélancolie, YSL apparaît avant tout comme un homme pétri de paradoxes, archétype d'une bourgeoisie décadente avide d'expériences toujours plus extrêmes. Car au raffinement de sa personne et de ses œuvres répond quelque chose de sale et de trivial, opérant un va-et-vient constant entre le contrôle et la perte, la grâce et l'animalité, la créativité et la morbidité.

Et tout le film est construit sur cette dichotomie, entre l'intimité tourmentée et l'image publique, l'euphorie et la décadence, la douceur de l'amitié et la solitude abyssale, l'adrénaline de la création et la froideur des négociations économiques. La lumière (les couleurs, les défilés, les fêtes) et l'obscurité (l'enfoncement, la dépression, la dépendance) se conjuguent ainsi dans une partition étourdissante de laquelle s'échappe une profonde désillusion de même que la beauté de l'instant.

Vertige ambitieux fait de désir et de chair où l'on partouze en écoutant la Callas à grands coups de défonce au LSD et au champagne, ce film sophistiqué constamment tirillé par l'abîme permet à Bonello de creuser ses obsessions: la damnation, la fin d'une époque, le luxe et le corps sexué à l'extrême (du **Pornographe** aux prostituées de **L'Apollonide**, en passant par le transsexuel de **Tiresia**). D'une beauté délicate, la mise en scène à la fois sensuelle et pudique (hormis une scène

de nudité frontale entre Ulliel et Renier) filme l'énergie des corps en sueur et en transe, des visages fatigués, des vapeurs de cigarettes, des gorgées piquantes d'alcool, des amours qui naissent et s'usent, à l'aide de mouvements de caméra languissants agencés à la souplesse des créations d'YSL et au corps féminin.

Saint Laurent parvient aussi à capter l'esprit d'une époque (celle des années pop, du psychédéisme, de Mai 68) et de la mode en général: son côté chirurgical (le choix des tissus, la minutie et l'acharnement des couturières, les coups de ciseaux, les fils, les aiguilles, les coutures, les plis; comment on met une épingle; comment on enlève une épaule; comment, du dessin au crayon, on arrive au défilé), mais aussi son côté économique (toutes les – très longues – séquences où Bergé négocie avec les actionnaires exposent l'empire qu'est devenu Saint Laurent).

À l'instar de **La Grande Beauté** et **Only Lovers Left Alive**, la nostalgie d'une beauté perdue est questionnée par un YSL retranché dans son appartement-musée, rêvant aux



Jouisseur torturé rongé par la mélancolie

Délice évanoui aux allures de poème noir, **Saint Laurent** avance en toute liberté et tente de retrouver un temps perdu.

Déchiré entre sa passion raisonnée pour son compagnon mécène Pierre Bergé (relayé ici au rang de businessman tyrannique) et son idylle dévorante pour le dandy *Belle Époque* Jacques de Bascher (Louis Garrel en gigolo toxico vénéneux dont le regard pervers vampirise l'écran), YSL (se) fuit et (s')oublie en vivant dans l'isolement afin d'échapper à un monde où il est partout. Séduit autant par le besoin de s'étourdir (sexe, drogue, alcool) que par celui de créer, il s'évapore et s'absente de plus en plus (y compris de lui-même) jusqu'au paroxysme en errant dans les coulisses de son propre défilé – sublime – de 1976 où tout, ou presque, a été exécuté sans lui.

Monstre d'égoïsme accro aux pilules mais surtout à lui-même, créateur acharné bouillonnant aux prises avec ses



Film-spectre mystérieusement proustien

œuvres d'art qu'il pourrait acheter. Persuadé d'être le dernier ambassadeur de l'élégance et du style, il constate la rupture entre la mode d'hier (la sienne, celle qu'il concevait dans la même lignée que Proust et Mondrian) et celle d'aujourd'hui (évoquée par Mylène Farmer et les armatures à seins pointus de Jean Paul Gaultier).

Il faut par contre patienter jusqu'à la seconde moitié du film pour que celui-ci décolle enfin vers les sommets tant espérés en basculant vers un cinéma mental, fou et libre, par l'irruption du couturier vieillissant, campé par Helmut Berger, icône des années 1970 et héros des *Damnés* de Visconti (qui d'ailleurs plane sur tout le film par le lyrisme mondain et désenchanté de la mise en scène de Bonello, empreinte d'une démesure baroque). Labyrinthe narratif déconstruit épousant l'errance d'YSL, cette introspection fantasmatique mouvante et circulaire constitue un agglomérat d'images, composé de flashbacks et de *flash forwards*, de résonances, de cauchemars, d'incantations et de visions qui s'écorchent dans un tourbillon tramé de réminiscences, de prémonitions et d'hallucinations dans lequel on plonge pour ne plus revenir. Ce n'est d'ailleurs pas en vain que le film cite Duras et surtout Proust (avec une référence à Swann dès la première séquence, dans les motifs du lit et de la chambre de l'écrivain) puisque le montage fait éclater la vie du couturier en souvenirs qui s'évanouissent dans les limbes de la mémoire. Et c'est dans cette quête sans fond, dans cette investigation continue et malade de la construction d'un récit, dans cette soif obstinée de ne jamais vouloir démythifier un personnage qui se dérobe sans cesse, que le film parvient à atteindre toute la grandeur inaccessible de Saint Laurent (l'amputation de son prénom dans le titre même du film participe d'ailleurs à préserver son caractère mythique).

Rejetant une vision totalisante, Bonello livre plutôt ce qu'il retient du personnage et refuse d'enfermer le spectateur dans son rapport à la vérité type *Wikipédia*. De *The Iron Lady* à *I Walk the Line*, en passant par *La Vie en rose* et, bien sûr, *Yves Saint Laurent* de Lespert, le *biopic* constitue souvent un exercice casse-gueule caricatural qui s'en tient au respect du code implicite de l'éternel cycle *vocation – formation – apogée – déchéance – rédemption* (alors que *Last Days* ou *I'm Not There*, pour ne nommer qu'eux, accédaient à l'essentiel de leur personnage à l'aide d'une autre forme de vérité). Si Jalil Lespert prouva que le parcours d'un si grand esthète légendaire du siècle dernier ne pouvait se déployer dans un *biopic* aussi scolaire (et aussi laid, disons-le), Bonello, loin de toute hagiographie, parvient à traduire ce qu'il en coûte d'être YSL (et non pas comment il en est arrivé là). Fidèle ou non, là n'est pas la question puisque la fiction et la vision personnelle de Bonello participent aussi à recréer une forme de vérité. Et c'est pourquoi Gaspard Ulliel, tout en intériorité, campe le rôle de sa vie, ne jouant pas le mimétisme à tout prix.

Délice évanoui aux allures de poème noir, *Saint Laurent* avance en toute liberté et tente de retrouver un temps perdu. Entre spirales décadentes de souvenirs enroulés et tourbillon délétère d'images de gloire, de névrose et de manque, ce film-spectre mystérieusement proustien au charme morbide extrait la grâce de la vanité et l'immortel de la destruction. 🎬 Cote : ★★★½

■ **Origine:** France / Belgique – **Année:** 2014 – **Durée:** 2 h 30 – **Réal.:** Bertrand Bonello – **Scén.:** Thomas Bidegain, Bertrand Bonello – **Images:** José Deshaies – **Mont.:** Fabrice Rouaud – **Mus.:** Bertrand Bonello – **Son:** Nicolas Cantin, Jean-Pierre Laforce, Nicolas Moreau – **Dir. art.:** Katia Wyszokop – **Cost.:** Anais Romand, Karine Charpentier – **Int.:** Gaspard Ulliel (Yves Saint Laurent), Jérémie Renier (Pierre Bergé), Léa Seydoux (Loulou de la Falaise), Louis Garrel (Jacques de Bascher), Amira Casar (Anne-Marie Munoz), Aymeline Valade (Betty Catroux), Helmut Berger (Yves Saint Laurent en 1989) – **Prod.:** Éric Altmayer, Nicolas Altmayer, Remi Burah – **Dist. / Contact:** Métropole.